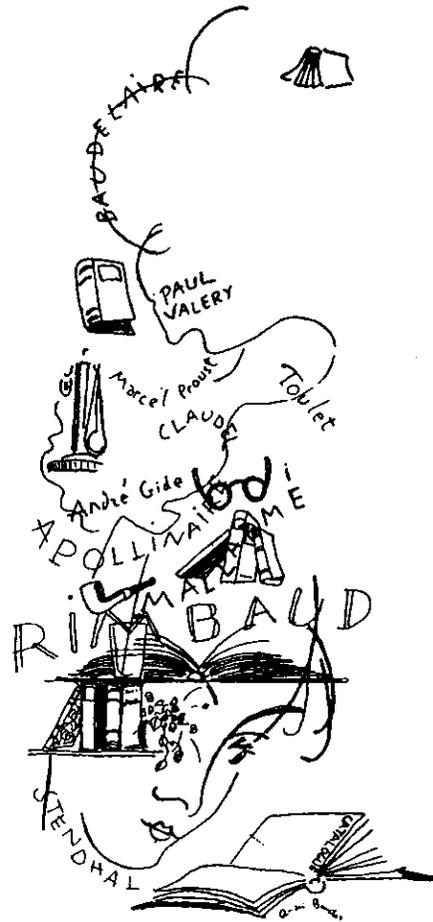


**Bruno Curatolo (dir.)**

**LES ÉCRIVAINS AUTEURS DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE**



*Presses Universitaires de Franche-Comté*

---

EMMANUEL BERL  
ENTRE PAROLE PAMPHLÉTAIRE ET TÉMOIGNAGE

François OUELLET  
Université du Québec à Chicoutimi

---

Emmanuel Berl (1892-1976), pamphlétaire, essayiste, historien et autobiographe, est aujourd'hui relativement méconnu. *Mort de la pensée bourgeoise* (1929), pamphlet qui a permis à Berl de se faire un nom, est depuis longtemps oublié, et les magnifiques textes à saveur autobiographique qu'il rédige à partir des années 1950<sup>1</sup> ou encore les réflexions lucides des dernières années sur la faillite de la civilisation occidentale ne sont pas davantage lus. Berl a pourtant été un acteur central de la vie littéraire, culturelle et politique des années 1920-1930. La direction de *Marianne*, dans les années 1930, lui donne une visibilité de premier plan. Mais sous l'Occupation, il se réfugie en Corrèze, où il travaille à une *Histoire de l'Europe*<sup>2</sup> ; avec son retrait de la

- 
1. Au premier rang desquels *Sytoia* (1952). Le texte de Jacques Lecarme pour le collectif *La Revue littéraire. Du succès oublié à la reconnaissance posthume : quinze romanciers contemporains réédités* (textes réunis par Bernard Alluin et Bruno Curatolo, Dijon, Le texte et l'édition, 2000) cherche précisément à réhabiliter *Sytoia* comme « livre décisif dans l'ordre de la culture autobiographique » (p. 53). Je renvoie aussi à mon article « Emmanuel Berl » pour la rubrique « Écrivains méconnus », *Nuit blanche*, n° 100, automne 2005, p. 58-61.
  2. Parue en deux tomes en 1945 et 1947. Berl indiquera qu'il s'était agi pour lui, au moment d'entreprendre son *Histoire*, de ne « pas désespérer de l'Europe, quand sévissait sur elle la plus affreuse barbarie, non plus que de la Raison – quand un vent de folie soulevait les plus hautes vagues, jamais connues, de la cruauté » (préface à *Europe et Asie*, réédition du premier volume de *l'Histoire de l'Europe* dans la collection « Idées » chez Gallimard en 1969, p. 15). Il est sans doute pertinent de rappeler que Berl, munichois convaincu, a toujours été

scène littéraire et politique, l'œuvre rentre dans l'ombre avec l'écrivain. Berl y restera jusqu'à sa mort en 1976.

Berl ne s'est jamais défini comme historien de la littérature. Néanmoins, trois de ses textes nous permettent de proposer une histoire littéraire, assez fascinante d'ailleurs. Il s'agit de son pamphlet contre la littérature moderne, *Mort de la pensée bourgeoise*, et des entretiens qu'il a accordés à la fin de sa vie, respectivement à Jean d'Ormesson en 1968 (*Tant que vous penserez à moi*) et à Patrick Modiano en 1976 (*Interrogatoire*). Il y a donc là une double posture « historienne » : d'abord celle du polémiste, forcément subjective, adoptée par Berl tandis qu'il est un acteur actif de la vie littéraire ; puis la posture du témoin, que Berl – retiré de la vie littéraire – soutient dans les entretiens et qui est portée par un effort de lucidité et une volonté d'équité. La posture testimoniale, qui bénéficie ici d'un important recul, vient en quelque sorte contrebalancer, une quarantaine d'années plus tard, les excès pamphlétaires de 1929. Cela dit, les admirations et les haines de Berl sont indissociables d'un tempérament tout à fait particulier, et elles se monnaient rarement contre une exigence de clairvoyance. Cette exigence, Berl l'a exercée d'ailleurs avec une ténacité au moins aussi grande envers lui-même – mais avec des résultats médiocres<sup>3</sup> – qu'il l'a mise à observer les autres – avec des résultats souvent heureux, comme nous le verrons.

---

ardemment pacifique. En 1968, à Jean d'Ormesson lui demandant s'il persiste à défendre Munich, Berl reste affirmatif (*Tant que vous penserez à moi*, Grasset, « Les Cahiers rouges », 2003, p. 57). On sait par ailleurs que Berl, ayant écrit les deux premiers discours de Pétain lorsque celui-ci devient chef du Gouvernement en juin 1940, a été identifié à la droite. À tort, selon Berl, qui s'est souvent expliqué sur le contexte de sa collaboration avec Pétain. Par exemple, dans ses entretiens avec Patrick Modiano, il raconte : « Quand je "revois" le deuxième discours de Pétain, le 22 juin, il y a au moins quatre-vingt-dix-neuf pour cent de Français pour Pétain. Les socialistes sont encore dans le Gouvernement, Laval n'y est pas encore et cela se passe à Bordeaux, et pas à Vichy. Quand Pétain supprime la République et fout les socialistes en l'air, trois semaines après, moi je n'ai plus aucun rapport avec Pétain » (Emmanuel Berl et Patrick Modiano, *Interrogatoire*, Gallimard, 1976, p. 88). Berl précise enfin avoir « rompu tout lien avec le Gouvernement » à partir du moment où Pétain s'est installé à Vichy (*ibid.*, p. 89).

3. À la fin de sa vie, Berl avait un sentiment d'échec complet par rapport à son œuvre : « la notion d'échec littéraire, tellement simple et naturelle quand je

Dans un premier temps, je rappellerai la forme de la condamnation que Berl adresse à la littérature des années 1920 dans *Mort de la pensée bourgeoise* et le sens de l'éloge qu'il y fait d'André Malraux. Les entretiens de 1968 et de 1976 me permettront ensuite de dégager une sorte de panorama de l'histoire littéraire selon Berl, avec premiers prix et distinctions. Nous verrons que cette histoire littéraire n'est pas si éloignée de celle qu'on enseigne aujourd'hui.

*Regard polémiste d'un acteur de l'entre-deux-guerres*

Berl a un peu moins de quarante ans quand il publie *Mort de la pensée bourgeoise* en 1929. L'ouvrage est né notamment des échanges de Berl avec son ami Drieu La Rochelle<sup>4</sup> et de la publication, deux ans plus tôt, de *La Trahison des clercs* (1927), de Julien Benda. Si Berl s'inspire de la démarche pamphlétaire de Benda, il valorise une posture intellectuelle radicalement opposée<sup>5</sup>. L'ouvrage paraît chez Grasset, dans la collection « Les Écrits » que dirige Jean Guéhenno. Berl dira plus tard, avec cette pointe d'ironie autodestructrice qui lui est propre, que c'est en fait « un livre de marxisme élémentaire, pour le certificat d'études »<sup>6</sup>. Il s'agit d'un procès intenté au conformisme politique et intellectuel de la littérature moderne, que Berl juge en retard sur son époque et en décalage avec la société. « Le conformisme masque aux littérateurs modernes le monde moderne »<sup>7</sup>, accuse-t-il. Berl est contre tous – sauf Malraux et un peu Drieu. Je reviendrai sur les rapports de Berl avec Malraux. Je voudrais d'abord donner rapidement une vue d'ensemble de la charge de Berl contre ses contemporains.

l'applique à moi » (Emmanuel Berl, *À contretemps*, Gallimard, 1969, p. 12). Ici, Berl perd tout sens de la mesure.

4. Drieu et Berl avaient fondé un journal, *Les Derniers jours*, en 1927. Le journal, entièrement rédigé par ses fondateurs, connut sept livraisons (du 15 février au 8 juillet).
5. Voir à ce sujet le chapitre « Un pamphlétaire est né : *Mort de la pensée bourgeoise* ou Contre Benda, tout contre » que consacre Louis-Albert Revah aux rapports entre les deux ouvrages dans *Berl, un Juif en France* (Grasset, 2003, p. 139-160).
6. Emmanuel Berl et Patrick Modiano, *Interrogatoire*, op. cit., p. 48.
7. *Mort de la pensée bourgeoise*, Grasset, 1929, p. 94.

Les attaques portent sur plusieurs fronts. Selon Berl, l'écrivain manque à sa mission première, qui est carrément de « penser ». La littérature se fait « bourgeoise<sup>8</sup> par sa méfiance de l'idéologie », elle navigue de manière à être ni pour ni contre, pour ne pas « ébranler l'ordre des choses »<sup>9</sup>.

Et notre littérature exprime d'abord les divers moyens par lesquels on peut échapper aux idées. Faire de Dieu un problème d'exégèse, de la liberté un problème de psychologie [...], faire de la connaissance un problème sociologique et de la morale un problème d'histoire, c'est, depuis soixante-dix ans, la démarche naturelle aux esprits qu'épouvantent la révolution de 1848, la Commune de Paris et le succès du bolchevisme.<sup>10</sup>

Berl dénonce aussi le recours, dans le roman d'analyse, à la psychologie, qui « est devenue une certaine manière de disqualifier l'esprit »<sup>11</sup>. « Assez d'inconscient, n'est-ce pas, la première valeur est la lucidité »<sup>12</sup>, insiste-t-il. On sait que Malraux, par sa haine du « misérable tas de secrets », n'exprimait pas autre chose.

Bourgeoise, la littérature l'est aussi « par défiance de l'homme »<sup>13</sup>, car elle met en scène des ratés, des velléitaires. Qu'ont en commun les personnages de Drieu, Mauriac, Green ou Lacretelle ? demande-t-il. « L'homme qui n'est rien. Qui ne peut rien. Dont il est impossible de rien espérer. Le désespoir sur le fond même de l'homme et de sa condition qui rend par avance stérile tout effort révolutionnaire »<sup>14</sup>. Indépendamment de la visée idéologique du propos, Berl met en évidence une caractéristique tout à fait propre au romanesque de l'après-guerre. Il aurait pu citer bien d'autres auteurs pour illustrer ce désarroi.

8. Chez Berl, l'adjectif « bourgeois » est synonyme de conformisme. S'il y a du conformisme « [l]orsque l'esprit préfère à soi-même le monde » et dans « cette inaptitude du clerc qui ne sait plus que mettre en forme ce qui est : mascarades, cortèges et cérémonies » (*ibid.*, p. 50-51), le conformisme est plus encore dans l'acceptation qu'il en soit ainsi.

9. *Ibid.*, p. 57.

10. *Ibid.*, p. 59.

11. *Ibid.*, p. 60.

12. *Ibid.*, p. 200.

13. *Ibid.*, p. 62.

14. *Ibid.*, p. 63-64.

## La littérature a encore le défaut d'être bourgeoise

par son goût de la géographie. [...] La plupart de nos romans sont des petits cours de géographie à l'usage des dames. Nous avons M. Vaudoyer pour Aix-en Provence (la Provence est très demandée), M. Mauriac pour le Sud-Ouest (excepté Biarritz, partagée entre Pierre Loti et Pierre Frondaie), M. Jollinon pour la Bourgogne, M. Durtain pour l'Amérique, M. Pierre Benoit pour l'Afrique du Nord et la Syrie, M. de Châteaubriand pour la Brière, M. Chadourne pour nos possessions océaniques. Et M. Genevoix pour la Loire. Et M. Chamson pour les Cévennes.<sup>15</sup>

Au moins, ironise le pamphlétaire, tout ce beau monde est spirituel. « Oh ! ça, on est spirituel, la littérature moderne n'est pas drôle mais les littérateurs sont spirituels. M. Maurois est spirituel, M. Morand est spirituel, M. Delteil est spirituel, M. Mauriac n'est pas spirituel mais ce doit être la faute de son confesseur qui lui défend de trop briller »<sup>16</sup>. Je pourrais citer longtemps, tout l'ouvrage est de la même veine : en verve, ironique et drôle, tantôt exagéré, tantôt lucide. Cette vue littéraire a donc ses limites, car si elle est abusivement partielle, c'est qu'elle évalue et juge les écrivains et leurs œuvres strictement dans leur rapport à la politique, au pouvoir, à l'institution.

Par ailleurs, la dénonciation de Berl cherche sa légitimité dans une perspective historique : il rappelle la défense de Calas par Voltaire et celle de Dreyfus par Zola<sup>17</sup>.

Si Zola peut représenter la France des années 60 c'est qu'il refuse franchement la France des années 60, les travaux de Haussmann, l'hôtel de la Païva, l'éloquence de Rouher. Peintre du second Empire, parce qu'il le nie d'une négation qui dans *Nana* et dans *La Débâcle* prend toute sa valeur épique. Et, si les littérateurs de 1928 ne savent pas représenter la France de 1928, ni d'ailleurs celle de 1920, c'est qu'ils sont tout entravés par leur conformisme, incapables de se hausser jusqu'à l'idée de révolution.<sup>18</sup>

Évidemment, le regard de Berl, outre qu'il est partial, est partiel : s'il se souvient de Zola en omettant Mallarmé, c'est que le premier incarne une attitude à retrouver tandis que le second

15. *Ibid.*, p. 68-69.

16. *Ibid.*, p. 74-75.

17. *Ibid.*, p. 55.

18. *Ibid.*, p. 125.

représente ce qu'il faut oublier. L'histoire littéraire de Berl, en 1929, est résolument militante, donc susceptible de dérapages idéologiques, malgré des tirs qui visent juste.

*Entre populisme et existentialisme*

L'intérêt de *Mort de la pensée bourgeoise* ne vaut pas seulement par sa charge polémique, mais aussi par la place que prend l'ouvrage lui-même dans le discours littéraire de toute une époque. La parole pamphlétaire se trouve inévitablement récupérée par l'évolution des formes romanesques, de sorte que le rôle précurseur de l'ouvrage participe indirectement de l'histoire littéraire que donne à lire *Mort de la pensée bourgeoise*. En effet, le discours de Berl apparaît annonciateur d'une tendance de la littérature des années 1930-1945, période durant laquelle il ne fait aucun doute que la littérature mobilise un certain engagement de l'écrivain. Le pamphlet de Berl énonce au moins deux aspects sous lesquels la littérature va évoluer : d'une part son rapport à la représentation du peuple et la réhabilitation de l'œuvre de Zola (dont il adopte en outre, d'une certaine manière, la posture combattante lors de l'Affaire Dreyfus), d'autre part l'avènement de l'existentialisme.

Berl accuse les écrivains de ne plus voir « la société qu'elle [la littérature] devrait peindre. Remarque-t-on l'extrême rareté des romans sur la vie des ouvriers, des industries ? »<sup>19</sup> Or, il faut bien dire que c'est en 1929, l'année même de la publication du pamphlet de Berl, que Léon Lemonnier publie le *Manifeste du roman populiste* et qu'est créé le Prix populiste, dont Eugène Dabit sera le premier récipiendaire avec *L'Hôtel du Nord*. « À l'heure qui sonne, nous avons tant eu de littérature bourgeoise qu'un renouvellement n'est possible que par un contact avec le peuple »<sup>20</sup>, clame Lemonnier. Néanmoins, le mandat du roman populiste, tel que le définissent Lemonnier et André Thérive, répond très imparfaitement au programme de Berl<sup>21</sup> : celui-ci aurait certainement re-

19. *Ibid.*, p. 117.

20. Léon Lemonnier, *Manifeste du roman populiste*, La Centaine, 1929, p. 56.

21. Programme que Berl n'a pas pu connaître, puisque le *Manifeste* et même les prépublications en revue de l'ouvrage parurent après la publication de *Mort*

proché aux romans populistes de manquer d'un certain sens de l'épique et de la dénonciation/revendication. Significativement, aux yeux des populistes, ce n'est pas Zola, mais Maupassant qui est la référence principale, car celui-ci « représente le roman dans sa pureté »<sup>22</sup>, tandis que les naturalistes – sans doute faut-il entendre Zola – ont fait l'erreur de prendre le peuple « pour un troupeau bestial en proie à ses instincts et à ses appétits »<sup>23</sup>. En revanche, Berl, nous l'avons vu, célèbre Zola dont « l'effort [...] n'a pas été continué »<sup>24</sup>. Et Berl d'ajouter que Zola est détesté parce qu'il cherche à « représenter d'une manière intégrale une époque et un lieu : l'amas de grandeurs, peut-être perdues, que désignait le mot peuple »<sup>25</sup>. Il est vrai que, dans les années 1920, Zola est un écrivain plutôt dédaigné. Nous ne sommes pas encore à l'époque, pourtant proche, où Gide<sup>26</sup> et Céline<sup>27</sup> lui rendront hommage. Quoi qu'il en soit, si le populisme n'est pas « révolutionnaire », au sens où l'entend Berl, il reste tout de même un programme qui est formulé dans des termes voisins de ceux utilisés par le pamphlétaire.

Par ailleurs, « l'inquiétude » de Berl, pour reprendre un mot propre à l'époque<sup>28</sup>, et son éloge de Malraux, à travers la figure

---

*de la pensée bourgeoise* en avril 1929. Avant son *Manifeste*, Lemonnier avait publié : « Un manifeste littéraire », dans le numéro de *L'Œuvre* du 27 août 1929 ; « Du naturalisme au populisme », dans le numéro du 1<sup>er</sup> octobre 1929 de *La Revue mondiale* ; « Le roman populiste », dans le numéro du 15 novembre 1929 du *Mercur de France*. En revanche, Berl aurait pu prendre connaissance de l'article d'André Thérive, sorte de premier manifeste du populisme : « Plaidoyer pour le naturalisme », dans le numéro du 3 mai 1927 de *Comœdia*.

22. Léon Lemonnier, *op. cit.*, p. 31.
23. *Ibid.*, p. 73.
24. *Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 117.
25. *Ibid.*, p. 121-122.
26. Berl précise à ce sujet : « [Gide] m'a reproché mon éloge de Zola. Et deux ans après, il faisait un discours sur la tombe de Zola. Il s'était converti. Mais à ce moment-là, faire l'éloge de Zola, c'était assez gonflé. Tout le monde trouvait Zola vulgaire. C'était très anti-NRF. » (*Interrogatoire, op. cit.*, p. 48).
27. « Hommage à Zola », discours prononcé par Céline à Médan en 1933. Ce discours figure dans Louis-Ferdinand Céline, *Le Style contre les idées*, Éditions Complexe, 1987, p. 107-116.
28. Pour mémoire : Daniel-Rops, *Notre inquiétude* (Librairie académique, 1927) et Benjamin Crémieux, *Inquiétude et reconstruction* (Corrêa, 1931).

de l'aventurier Garine, héros des *Conquérants*, peuvent apparaître comme des signes avant-coureurs de l'existentialisme, malgré d'importantes divergences.

Il est clair que la posture combattante de Berl est déduite d'une réflexion angoissée sur « l'absurde ». Dans la préface à son pamphlet, il précise : « Si comme il est bien possible l'existence humaine n'est qu'une aventure dans un univers d'absurdité, l'homme ne vaut que comme aventurier et ne se légitime que par sa manière de provoquer l'inattendu. »<sup>29</sup> Berl tente de justifier l'aventure par l'absurde ; il y reviendra dans la conclusion du pamphlet. Elle doit être citée, car elle nous permettra de mieux comprendre certaines des préférences littéraires de l'auteur :

Ne voit-on pas que l'homme change ? [...] On dirait que le divin démembré s'est transféré sur l'homme qui n'en peut pas soutenir la charge. Incapable de vouloir autre chose que la richesse et de vénérer autre chose que le groupe, parce qu'il se trouve dénudé, entre des mythes morts et des valeurs mortes. Il n'y a devant nous qu'une idéologie bourgeoise dont tous peu à peu s'intoxiquent. Et cette idéologie, personne n'y croit plus avec sincérité. De la révolution inéluctable, je ne veux retracer encore que l'ombre.<sup>30</sup>

C'est sur ces mots que Berl clôt son texte. La promesse révolutionnaire tient plus du pari que de la certitude ; elle est soutenue par une inquiétude fondamentale.

Dans ce contexte, la première place accordée à Malraux par Berl s'explique par une inquiétude métaphysique commune, dont celui-ci se souviendra à la fin de sa vie : « Je crois qu'il y a un lien

29. *Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 9-10. Notons ici la formulation « provoquer l'inattendu », qui est peut-être un clin d'œil railleur à l'endroit des surréalistes. En récupérant une expression typique de la rhétorique bretonienne, Berl suggère que le surréalisme ignore ce qu'est la « vraie révolution ». Aussi indiquera-t-il plus loin que les efforts des surréalistes pour rejoindre la révolution ont fini par profiter à la littérature (*Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 159), d'autant plus qu'ils n'ont jamais su ce que pouvait signifier « faire la révolution ». « La confusion du mot "révolution" qui, pour un léniniste, signifie la conquête du pouvoir par le prolétariat et qui signifie, par ailleurs, le bouleversement des valeurs spirituelles admises, les surréalistes la soulignent assez par leur désir de montrer Picasso comme un révolutionnaire. » (*Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 160). C'est encore dans un même esprit d'opposition qu'il paraphrase Breton : « La pensée est révolutionnaire ou n'est pas. » (*Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 130).

30. *Ibid.*, p. 202.

entre sa métaphysique et la mienne, sans cela, on n'aurait pas pu se supporter aussi longtemps, tant d'années, tant d'heures. Il y a une obsession du divin ressenti en tant qu'absence, auquel il faut penser toujours sans en parler jamais : c'est la ligne bleue des Vosges »<sup>31</sup>. D'ailleurs, Berl confiera à Modiano n'avoir pu prendre au sérieux, dans sa vie, que ceux avec qui il partageait « un souci commun de métaphysique » : Bergson, Malraux, Camus, Breton et, dans une moindre mesure, Drieu<sup>32</sup>, ce qui ne veut pas dire qu'ils représentent pour autant les meilleurs écrivains du vingtième siècle. Par la qualité de leur attitude métaphysique, ils sont plutôt les auteurs qui ont permis à Berl, dans un esprit tantôt d'affinités, tantôt d'opposition, de préciser, de développer sa propre inquiétude et d'en prendre toute la mesure.

Au sujet de l'absurde, il faut se rappeler que c'est Malraux qui en donne l'une des toutes premières manifestations avec son petit essai « D'une jeunesse européenne », paru en 1927. Malraux y fait l'examen d'un contexte socio-historique qui manifeste une faillite du spirituel au profit de l'essor de l'individualisme, d'« une sorte de passion de l'Homme, qui prend en lui-même la place qu'il donnait à Dieu ». « La première apparition de l'absurde se prépare »<sup>33</sup>, prévient Malraux. Car « [p]ousser à l'extrême la recherche de soi-même, en acceptant son propre monde, c'est tendre à l'absurde »<sup>34</sup>. Même si, dans ce texte, Malraux ne tire pas de la découverte de l'absurde les conséquences de l'aventure engagée à laquelle *Les Conquérants* allait donner forme, il reste que son discours et celui de Berl se recourent étroitement : références communes à Nietzsche, mort de Dieu, triomphe de l'individualisme. Par delà Malraux, il faut encore reconnaître que ce discours est dans l'air : il se trouve aussi bien dans l'article de Marcel Arland

31. *Interrogatoire*, *op. cit.*, p. 123. Ailleurs, Berl dira que ses rapports avec Malraux lui apparaissent, avec le recul, « inexplicables », sinon par le lien métaphysique qui les unissait. « À cause de ce lien, laissé – volontairement ou involontairement dans une ombre épaisse – nous avons passé tous deux sur ce qui aurait dû nous séparer, et qui a fini par y parvenir. » (Emmanuel Berl, *Le Virage*, Gallimard, 1972, p. 20).

32. *Interrogatoire*, *op. cit.*, p. 117.

33. André Malraux, « D'une jeunesse européenne », dans *Écrits*, Grasset, 1927, p. 138 et 139.

34. *Ibid.*, p. 144.

« Sur un nouveau mal du siècle » (*La NRF*, février 1924) que dans la série romanesque *Vie et aventures de Salavin* (1920-1932) de Georges Duhamel.

Mais s'il est possible de voir dans l'inquiétude de Berl une forme qui annonce l'existentialisme, en revanche le sens qu'il donne à l'aventure révolutionnaire l'y oppose. Dans *Mort de la pensée bourgeoise*, Berl expliquait que l'action révolutionnaire ne pouvait avoir de sens que si elle était perpétuellement remise en question de manière à favoriser en soi le maintien permanent du « non-conformisme ». Il faut donc agir en cessant « de subordonner notre critique aux conséquences éventuelles qui en résultent »<sup>35</sup>. C'est cette conception du sens révolutionnaire, au nom de laquelle d'ailleurs Berl rejetait le communisme<sup>36</sup>, que Garine paraissait incarner pour lui. En cela, « Garine est un nouveau type d'homme »<sup>37</sup>.

Pas plus que Drieu, il [Malraux] ne s'illusionne sur la valeur des transformations révolutionnaires. Garine est victorieux. Mais il meurt. Il ne peut que mourir : car il sait fort bien qu'il ne peut que substituer à un ordre détestable un autre ordre, non moins détestable. Il sait qu'aucune pensée, aucune action ne vaut que par le mouvement qui l'anime, que tout arrêt [...] équivaut, pour qui la subit, à la négation de son entreprise. Fondamentale identité du succès et de l'échec. En définitive, Garine ne peut garder de l'univers que le goût d'un jeu par quoi il y ajoute.<sup>38</sup>

Si la vision que Berl propose de Garine est juste, elle n'engage pas pour autant Malraux<sup>39</sup> – dont la conviction est fondée sur la durée de l'espoir. On voit que, malgré le parti pris de Berl en faveur de Malraux, ils étaient condamnés à s'éloigner l'un de l'autre, la position de Berl le plaçant dans une situation politiquement injusti-

35. *Mort de la pensée bourgeoise*, op. cit., p. 193.

36. Le non-conformisme doit rejeter la réglementation communiste. « L'intellectuel tend vers le communisme parce qu'il sent sur la bourgeoisie l'odeur de la mort et que la tyrannie capitaliste l'exaspère. Mais le communisme exige alors de lui qu'il souscrive à un programme et à des méthodes dont l'un lui semble stupide et les autres inefficaces. » (*ibid.*, p. 136).

37. *Ibid.*, p. 187.

38. *Ibid.*, p. 188-189.

39. La dédicace de *Mort de la pensée bourgeoise* est d'ailleurs explicite à ce sujet : dédié à André Malraux, le livre se présente spécifiquement comme « une longue défense de Garine ».

fiable : « Malraux m'avait dit une fois : votre rapport avec la politique est mauvais parce que vous ne voulez rien. »<sup>40</sup>

On comprend alors pourquoi Berl rejettera plus tard l'existentialisme : en même temps que sa position polémiste annonce, dans une large mesure, les préoccupations existentialistes des années 1940 – à la fois par la prise en compte de l'absurde et par la revendication d'une littérature au service de l'aventure politique –, cette position est contraire à l'engagement sartrien : « Je trouve que je vois les choses à peu près à l'opposé de la manière dont les voit Sartre »<sup>41</sup>, dira Berl à d'Ormesson, évoquant, pour justifier cette opposition, des raisons qui recourent exactement l'argumentation révolutionnaire de *Mort de la pensée bourgeoise*.

S'il n'y a que Malraux – et un peu Drieu – qui trouve grâce aux yeux de Berl dans *Mort de la pensée bourgeoise*, cela est à l'aune de sa thèse révolutionnaire. Le cours historique des événements, les positions politiques incompatibles adoptées respectivement par l'un et par l'autre (l'abstentisme chez Berl, l'engagement chez Malraux) et l'évolution de la pensée de Berl l'amèneront plus tard à poser un regard différent sur la littérature. Bref, *Les Conquérants* est finalement le livre d'une époque pour Berl ; il n'est pas pour autant le livre d'une littérature, ni Malraux le grand écrivain du siècle.

40. *Tant que vous penserez à moi, op. cit.*, p. 60. Politiquement injustifiable, mais intellectuellement défendable : « Une fois de plus je me demande si, dans le domaine de la politique, il ne vaut pas mieux rester d'accord avec ses amis qu'avec la vérité » (*Interrogatoire, op. cit.*, p. 63). Il faudrait ajouter que la position de Berl sur l'acte révolutionnaire apparaît fondée sur un tempérament instable, qu'il a souvent décrit et qu'il illustre dans l'anecdote suivante, racontée à Modiano. Alors que Malraux dit à Berl qu'il doit faire « un acte de foi dans la personne du général de Gaulle », Berl explique : « Comment voulez-vous que je fasse acte de foi dans la personne du général de Gaulle, alors que je ne peux pas répondre – moi – de ce que je ferai dans dix minutes ? » (*Ibid.*, p. 123-124). Le propos de Berl est caricatural, mais néanmoins il rend bien compte de cette espèce de mobilité évolutive de sa pensée, trait marquant de son rapport à l'idéologie, mais aussi à l'esthétisme, à la philosophie (notamment dans son rejet de la durée bergsonienne) ou encore à « la terreur existentialiste de la Libération » (*Tant que vous penserez à moi, op. cit.*, p. 135).

41. *Tant que vous penserez à moi, op. cit.*, p. 132-133.

*Témoignage d'un lecteur du siècle*

La valeur du regard polémique de Berl est indéniable pour la compréhension que nous pouvons avoir de l'importance de Malraux au tournant des années 1930, mais encore pour notre connaissance des circonstances idéologiques particulières desquelles va émerger la conscience littéraire populiste et des conditions spécifiques qui précèdent l'avènement de l'existentialisme comme moment clé de l'histoire littéraire. *Mort de la pensée bourgeoise* porte non seulement un regard sur l'histoire littéraire, que cette histoire relève du passé (les références à Zola ou à Barrès, par exemple) ou du présent (un présent proche – l'œuvre de Proust ou encore la publication du *Corydon* de Gide – comme le présent le plus immédiat, qu'il s'agisse du pamphlet de Benda ou de l'émergence du roman populiste) ; elle engage aussi le devenir même de cette histoire.

En revanche, les entretiens de Berl n'ont évidemment pas la portée systématique de la pensée pamphlétaire, et les propos de l'écrivain dépendent de l'intérêt de l'intervieweur. Il reste que les entretiens de Berl avec Jean d'Ormesson et avec Patrick Modiano, bien qu'ils soient consacrés en partie seulement à la littérature, offrent une analyse complémentaire particulièrement efficace sur l'histoire littéraire. À ce sujet, les intervieweurs sont précis et insistants.

Quarante ans après *Mort de la pensée bourgeoise*, Berl affirme à d'Ormesson : « Je crois que nous avons eu deux très grands écrivains qui étaient Proust et Claudel, et puis voilà. »<sup>42</sup> Et lorsque d'Ormesson lui demande plus loin ce qu'il aime aujourd'hui, c'est-à-dire en 1968, Berl répond : « Quand on se réfère aux noms que nous venons de citer [Dumas, Heine, Voltaire et Montaigne], évidemment rien. Il y a Proust. Mais depuis Proust et Claudel, je ne pense pas qu'il y ait des gens de la dimension de Heine, ni de Montaigne, ni même d'Alexandre Dumas »<sup>43</sup>.

42. *Ibid.*, p. 116.

43. *Ibid.*, p. 156-157. Pour Berl, Montaigne reste le premier des plus grands. Il dit à Modiano : « Pagnol m'a dit qu'il le considérait comme le plus grand écrivain français. Je ne peux le relire sans acquiescer de tout cœur à ce jugement. » (*Interrogatoire, op. cit.*, p. 177).

Au sujet de Claudel, Berl le distinguait déjà, dans *Mort de la pensée bourgeoise*, comme « le seul poète français dont le génie soit évident pour [lui] »<sup>44</sup>. Peut-être est-ce ce qui explique qu'il ne formulât guère d'attaque contre Claudel dans son pamphlet – si ce n'est pour lui reprocher ses tentatives de présenter Rimbaud « comme un poète catholique »<sup>45</sup>. Dès 1929, Claudel apparaît donc ni plus ni moins comme un génie « intouchable ».

Quant aux rapports entre Berl et Proust, qui se sont fréquentés assidûment vers la fin de la guerre, ils ont souvent été commentés. Dans *Sylvia*, Berl explique longuement leur mésentente, laquelle tenait principalement à son refus d'acquiescer à l'opinion de Proust, selon lequel il n'y a pas de communication possible entre les êtres. À la non-communication de Proust, Berl opposait sa croyance dans la grâce<sup>46</sup>, ce qui nous ramène, du reste, à l'intérêt métaphysique qui lui avait fait aimer Malraux. À Patrick Modiano, Berl affirmera même avoir élaboré toute son œuvre en réaction à celle de Proust, ce qui n'est pas peu dire : « mon opposition avec lui a eu un tel rôle dans le développement de ma pensée, que si j'annulais cette brouille, je serais obligé d'annuler tout ce que j'ai écrit »<sup>47</sup>.

Il faut noter que sa brouille avec Proust ne l'a pas empêché d'admirer l'œuvre, du moins avec le temps, car il est vrai que Berl admet ne pas avoir immédiatement saisi l'importance de la *Recherche* : « [...] rétrospectivement, j'ai honte de n'avoir pas du tout vu que c'était un écrivain de la dimension de Balzac ou de Dostoïevski »<sup>48</sup>. D'autre part, dans *Mort de la pensée bourgeoise*, Berl déplorait ce qu'il appelait « le dilemme Charlus – duc de Guermantes : le conformisme dans toute sa sottise ou l'inversion

44. *Mort de la pensée bourgeoise*, op. cit., p. 131.

45. *Ibid.*, p. 131.

46. « Alors là, la notion de grâce, qui est très forte chez moi, était assez faible chez Proust. Il ne croyait pas que des êtres étaient donnés à d'autres. Il pensait que la non-communication était universelle, que donc on ne comprendrait jamais ni Gilberte ni l'autre parce que, si ça n'avait pas été Gilberte, c'eût été l'autre et ça n'aurait pas valu mieux pour lui. » (*Tant que vous penserez à moi*, op. cit., p. 45).

47. *Interrogatoire*, op. cit., p. 31.

48. *Ibid.*, p. 28.

dans toute sa névrose »<sup>49</sup> qui sévissait dans la littérature de la NRF. Le fait que cette question de l'inversion, si importante pour Berl, et dont je parlerai bientôt, n'ait pas empêché son jugement sur l'œuvre de Proust, ne fait qu'ajouter, dans l'avis qu'il formule sur les grands écrivains, à la grandeur intrinsèque de l'œuvre proustienne.

Aux côtés de Proust, en ce qui a trait aux romanciers, il faudrait néanmoins ajouter deux ou trois autres noms : Céline, Camus et peut-être Colette.

Aux yeux de Berl, Céline est « sans doute le plus grand romancier français du XX<sup>e</sup> siècle avec Proust »<sup>50</sup>. Il dit encore : « je crois que de tous les écrivains de ma génération, c'est celui qui a le plus de chances de rester. [...] Il y a tout de même eu quelque chose dans la langue française qui s'est passé avec Céline »<sup>51</sup>. Et là encore, Berl fait la part des choses : l'antisémitisme criminel de Céline, que Berl condamne, ne l'empêche pas d'admirer l'écrivain. « À Céline, naturellement, je suis prêt à pardonner. »<sup>52</sup>

Il apparaît aussi que Camus aurait peut-être eu droit à cette distinction du « plus grand romancier » s'il n'était décédé prématurément. À la question de Modiano : « Parmi toutes les personnalités littéraires ou intellectuelles de l'après-guerre (je parle de la guerre de 1940), quelle est celle que vous avez connue et qui vous a le plus frappé ? », Berl avait répondu : « Ah ! Camus. »<sup>53</sup> Et d'estimer « que le vrai Camus, le grand écrivain, était en train de surgir »<sup>54</sup> lorsqu'il a disparu.

J'ai eu l'impression, quand il est mort, qu'il y avait une perte irréparable. Et plus j'y pense, plus j'en suis persuadé, parce que *La Chute* était encore mieux que *L'Étranger*. Or il était très jeune. Il n'avait pas même commencé son *Guerre et Paix*. Alors, est-ce qu'il l'aurait fait ou pas ? Je n'en sais rien...<sup>55</sup>

49. *Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 82.

50. *Interrogatoire, op. cit.*, p. 128.

51. *Ibid.*, p. 127.

52. *Ibid.*, p. 128.

53. *Ibid.*, p. 128.

54. *Ibid.*, p. 130.

55. *Ibid.*, p. 129.

Il faut ajouter que Berl trouvait d'évidence chez Camus une morale politique, par exemple dans *L'Homme révolté*, très proche de la sienne. Il précise à Modiano qu'il avait pour Camus « une admiration morale » telle « qu'il [lui] aurait fait signer n'importe quoi »<sup>56</sup>.

Au sujet de Colette, Berl raconte : « Je n'ai jamais douté que Colette resterait dans la littérature. [...] Un jour, je lui ai dit : "À mon avis, vous êtes le plus grand écrivain vivant". Sans broncher, avec sa tranquillité bovine, elle m'a répondu : "En effet". »<sup>57</sup> Berl n'a guère parlé de Colette autrement, et c'est ce qui nous oblige à recevoir avec prudence ce témoignage, d'autant plus qu'au moment où il la complimente, Céline est encore vivant, ce qui, à la lettre, place Berl en contradiction avec son témoignage sur ce dernier. Évidemment, la phrase qu'il adresse à Colette relève de la rhétorique, dira-t-on ; mais c'est précisément pour cela qu'il faut l'entendre non sans une certaine réserve.

La capacité de Berl, dans les entretiens, d'évaluer, de juger et d'aimer une œuvre au-delà des raisons personnelles qu'il aurait de la refuser – comme dans les cas de Proust (le « dilemme Charlus ») et de Céline (l'obsession antisémite) – vient en quelque sorte témoigner d'une volonté de saisir avec objectivité l'héritage littéraire du vingtième siècle. Berl se montre toujours soucieux de nuances, rachetant l'excès pamphlétaire de *Mort de la pensée bourgeoise*.

Ce trait a son importance, car il signifie que Berl met la même volonté objective à fonder sa haine de certaines œuvres. André Gide, en particulier, a toujours été une cible privilégiée, sans doute en raison de la position centrale qu'il occupait à la NRF. Une section de *Mort de la pensée bourgeoise* consacrée à « l'inversion » dénonce le fait « que, depuis Proust, la cause de la liberté tend à se confondre avec la cause de la pédérastie »<sup>58</sup>. Et Berl de dénoncer la bêtise d'un ouvrage comme *Corydon*, un traité qui cherche inutilement à justifier l'homosexualité : « Les pédérastes sont pédérastes parce qu'ils sont pédérastes, sans plus.

56. *Ibid.*, p. 128.

57. *Ibid.*, p. 155.

58. *Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 82.

Qu'ils évitent de ressembler à M. Fleg, lequel se demande pourquoi il est juif. Je n'ai pas lu son livre, mais je crois pouvoir répondre qu'il est juif parce qu'il est juif. »<sup>59</sup> Plus tard, Berl ironisera sur son rapport avec le milieu dans lequel Gide tenait la place du « maître à penser », jouait le rôle de « celui qui changeait les valeurs », selon les mots de Jean d'Ormesson : « Il faudrait avoir de meilleurs rapports avec l'homosexualité que je n'en ai eu. Peut-être est-ce une faiblesse de n'être pas homosexuel, mais enfin, je ne l'étais pas : ce n'est pas ma faute, non plus... »<sup>60</sup> En ce qui concerne le Gide romancier, Berl ne l'apprécie pas davantage. En 1929, il marque ses réserves à l'égard des *Faux-Monnayeurs*, bien que son idée ne soit pas nette : « Je voudrais bien savoir ce que je pense des *Faux-Monnayeurs* »<sup>61</sup>. Quarante ans plus tard, il a trouvé la réponse à son interrogation : ce n'est pas un « bon livre »<sup>62</sup>. D'Ormesson s'étonne et revient à la charge : « Mais les grandes œuvres, *Les Caves*, etc. ? », à quoi Berl rétorque : « Je ne trouve pas que ce soient de grandes œuvres. Je dois dire que je suis même étonné qu'on puisse le discuter : c'est amusant ou pas, mais *Les Caves du Vatican* ne sont pas une grande œuvre. Ou alors on ne sait plus ce que les mots veulent dire. »<sup>63</sup> Et à Patrick Modiano, Berl affirme que « *Les Nourritures terrestres* sont un des plus mauvais livres de la littérature française, un nietzschéisme de bazar, une camelote nietzschéenne, enrobée de vaseline protestante »<sup>64</sup>.

Dans l'ensemble, Berl reste très critique à l'égard de la NRF, qui méprisait les écrivains de la rive droite.

Il y a toujours eu ce préjugé, à la NRF, que quand on n'habitait pas la rive gauche, du côté de la rue Vaneau, c'est-à-dire dans un quartier austère et un peu provincial, on était un type louche... Et pas un véritable écrivain... [...] Le vent de l'esprit ne passait pas le pont du Carrousel... Il faudrait une fois faire une critique de la NRF. Une critique méthodique, par exemple, voir quels comptes rendus ils ont faits quand ils ont refusé *Du Côté de chez Swann* de

59. *Ibid.*, p. 82.

60. *Tant que vous penserez à moi, op. cit.*, p. 115.

61. *Mort de la pensée bourgeoise, op. cit.*, p. 91.

62. *Tant que vous penserez à moi, op. cit.*, p. 114.

63. *Ibid.*, p. 115.

64. *Interrogatoire, op. cit.*, p. 122.

Proust, et le *Voyage au bout de la nuit* de Céline ; quel compte rendu ils donnent de Colette. Malgré tout, Colette c'est un grand écrivain, et l'idée d'un hommage à Colette dans la NRF est impensable.<sup>65</sup>

En bout de ligne, l'histoire littéraire d'Emmanuel Berl est traversée de deux discours : polémique (un discours volontairement subjectif, produit dans le vif de l'époque) et testimonial (un discours qui profite de l'objectivité – toujours relative – du recul). Sans être complémentaires, ces discours ne sont pas pour autant contradictoires. Dans le premier cas, la charge est excessive, mais la cause est entendue, c'est le propre de la parole pamphlétaire. En revanche, les entretiens offrent un solide contrepoids au pamphlet. Dans l'ensemble, pour fascinante qu'elle soit, l'histoire littéraire que Berl nous propose s'intègre assez bien dans celle que consignent les manuels de la littérature, du moins en ce qui a trait à la première moitié du vingtième siècle : la place de l'engagement littéraire, avec l'importance particulière de Malraux ; la profonde révolution esthétique de Proust et de Céline pour le roman ; la qualité morale de l'entreprise narrative de Camus ; la place de choix de Colette ; l'immense génie de Claudel en poésie. On pourrait peut-être ajouter Aragon, qui avait des « moyens littéraires [...] monstrueux » ; « le seul que j'ai connu qui ait eu des moyens littéraires pareils »<sup>66</sup>, avance Berl. Deux ombres au tableau cependant : une opposition à Sartre, mais idéologique, et surtout une opposition à Gide, idéologique, morale et esthétique. Il n'y a pas d'écrivain que Berl déteste autant, cela est à un point tel qu'on pourra juger ici que la bonne foi ne l'étouffe pas. Mais cette fausse note donne du relief au reste. Disons qu'il s'agit d'une histoire qui sacrifie Gide pour mettre les autres à leur place. Après tout, l'historien de la littérature ne fait guère autrement.

---

65. *Ibid.*, p. 119.

66. *Tant que vous penserez à moi, op. cit.*, p. 106.